

Petits et grands vertiges

Danielle Kerdevez

Number 61, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kerdevez, D. (2002). Petits et grands vertiges. *Brèves littéraires*, (61), 83–88.

DANIELLE KERDEVEZ

Petits et grands vertiges

Invités à un banquet, des convives inconnus entourent Philippe et boudent l'étrange festin. Des assiettes garnies d'un amas de poussière grise, aussi fine que de la farine, parent une longue table à la nappe écarlate. Les hôtes débonnaires les ont abandonnés. Un vent violent et soudain souffle et leur repas poudreux s'envole, les étouffe, les aveugle. Le calme revient et sur la table dénudée, des instruments de torture : menottes, matraques, électrodes. Un coup de tonnerre... et Philippe retrouve Maryse dormant profondément, bouche ouverte. Une pluie acharnée s'abat sur la ville comateuse. Il se lève et ferme toutes les fenêtres. Le sens du rêve énigmatique s'égaré dans le labyrinthe de son inconscient... et les gargouillements de son estomac.

À la cuisine, il s'empiffre de biscuits au chocolat et engloutit un contenant entier de glace Häagen Dazs au cappuccino. Selon Maryse, ces excès alimentaires nocturnes causent l'insomnie de Philippe. Une anxiété diffuse l'engourdit. L'accouchement se profile trop vite à son goût. Il respire profondément à plusieurs reprises, tente quelques exercices de relaxation. En vain ! Résigné, il reprend sa place auprès de Maryse, sachant que son esprit vagabondera et fera obstacle au sommeil.

La pluie s'est maintenant assagie et ricoche faiblement sur les vitres. Philippe fixe le ventre énorme de Maryse et imagine son habitant mystérieux comme une larve fantomatique qui s'imbibe des humeurs environnantes. Philippe suppute les chances du squatter d'hériter des yeux étonnants de sa mère. Dès leur première rencontre, les yeux violets de Maryse lui ont hameçonné le cœur.

Elle, elle ne l'avait pas remarqué parmi le défilé des clients, jusqu'au jour où un vieux monsieur lui affirma qu'elle possédait les plus beaux yeux bleus du monde. Elle, prétendit ses yeux violets et prit Philippe à témoin. Ses yeux d'un violet rare ont plongé dans les siens, d'un brun banal. Bien sûr, il choisissait toujours de passer à sa caisse. En blaguant, il lui disait à chaque fois que ses yeux étaient peut-être bleus après tout. Elle partait à rire et découvrait ses dents légèrement désalignées. Philippe, encore ému au souvenir de leur première rencontre, lutte contre un sentiment croissant d'angoisse. La disette de tendresse de son enfance lui fait craindre de ne pas être à la hauteur. Saura-t-il aimer cet enfant ? se demandait-il.

Philippe avait assuré Maryse de son appui quelle que soit sa décision. Elle n'a pu se résoudre à chasser le visiteur imprévu. Philippe voudrait se réjouir de la venue non planifiée du minuscule envahisseur, mais l'inquiétude fermente sournoisement : une tare génétique, la négligence d'une infirmière, l'incompétence d'un médecin à l'accouchement, et leurs vies basculeraient. Son cerveau rationnel tente d'oublier

ces craintes furtives, mais elles remontent à la conscience et rongent ses certitudes. Qu'un dieu imbécile puisse trafiquer les cartes de leurs vies le désespère !

Sa Maryse vit sa grossesse avec tant d'intensité ! Fréquemment, elle prend sa main et insiste pour qu'il perçoive les cabrioles sous la peau tendue. Les mouvements aquatiques de la petite bête, la fougue brutale à l'intérieur de ces murs de chair cramoisie, l'intimident. Son amoureuse adore sentir ces vagues turbulentes, ces bras et ces pieds grattant la paroi utérine. Maryse est déjà mère. Lui, pas encore père.

Philippe se moque gentiment de la démarche de canard de Maryse, imposée par le ventre gigantesque. Prévenant et attentionné, il surveille sa prise de vitamines, lui évite les sacs trop lourds, soulage ses maux de dos par des massages adroits. Les changements dans le corps de Maryse s'accompagnent d'une libido débridée : son appétit sexuel effarouche Philippe. Il craint de blesser le bébé, de provoquer l'accouchement prématurément. Des pulsions sexuelles usurpent Maryse et elle se masturbe comme une adolescente esseulée, sans culpabilité. Reine jouisseuse, elle anticipe la sortie du prince de son coffre de chair. Ces derniers mois, Philippe se glisse dans le sexe de sa belle avec précaution. Plus la grossesse avance, plus le désir de Philippe s'amenuise. Face au plaisir décuplé de son amante, le sien se fragilise à la porte mystérieuse d'un monde farouche et sauvage. Un sentiment d'abandon l'empoigne : il ne reconnaît plus sa Maryse.

Elle désire fortement un garçon, comme une offrande à son père, lui qui n'a engendré que des filles. Elle devine une blessure ancienne chez lui, ce regret jamais exprimé de ne pas avoir de fils. Sa présence silencieuse dans son enfance la rassurait. Sa mère, au contraire, l'a toujours agacée avec son bavardage incessant et futile. Elle lui tait sa terreur de l'accouchement, alimentée par l'histoire de sa naissance : une présentation par le siège. Des forceps l'ont violemment extirpée du vagin. Pourtant, sa mère aurait été fière d'arborez une vilaine cicatrice de césarienne, preuve irréfutable de ses souffrances passées. Elle se contente d'exhiber ses vergetures, de lui recommander des remèdes désuets, d'offrir des conseils qui n'ont aucun écho. Elle persiste à lui parler de ses maternités non désirées, de ses tentatives d'avortement par de violents exercices et des bains à la moutarde. Maryse affirme avec mépris sa grossesse planifiée. Mensonge anodin, puisqu'elle désire et attend fébrilement cet enfant. Philippe s'est adapté à la nouvelle réalité : il sera papa un peu plus tôt que prévu. Ainsi pense Maryse. La veille, quelques crampes douloureuses l'ont assaillie et elle a cru au début du travail. Fausse alarme ! Pendant un bref moment, elle aurait voulu ne plus être enceinte. Un vertige l'a saisie, comme si elle sentait un désastre à venir.

Un peu anxieuse, Maryse découvre le bouchon glaireux annonciateur de l'accouchement. Elle en avait tout lu et assimilé toutes les informations... mais rien ne l'avait préparée aux vagues de souffrance, rien ne soulage la douleur atroce. Séquestré dans la cellule aquarium, le captif a restreint ses mouvements.

Maryse l'imagine inquiet d'être bouté hors de l'enveloppe nourricière, suçant avidement son pouce, le duvet de son crâne flottant comme de minuscules algues.

Dans le bassin aux marées inoffensives, la créature solitaire s'accroche férocement à son univers sombre et moelleux. Le corps carapace ordonne son expulsion de la geôle utérine. De sa maison aqueuse devenue si étroite au fil des mois, il se résigne à être banni. Une interminable spirale noire l'avale, des parois ténébreuses l'enserrent. Douce torture. Dans la douleur et l'angoisse, sa tête malléable fraie le passage. Il sera claustrophobe. Un corset de muscles l'exproprie de son domaine et un monde aux bruits neufs et aux odeurs étranges l'assaille. Bousculé, testé, petit pantin désarçonné. Tel un don à une déesse, le mâle robuste est déposé sur le ventre déserté : l'utérus déhiscent a délivré son passager.

La bouche baladeuse découvre les contours moelleux du sein et sa fragrance unique. La langue en dérobe son tendre liquide. Assouvi, il se recroqueville, cache ses yeux azur sous les paupières languides. Emprisonné dans ses bras, il s'abandonne naïvement aux effluves odorants de sa mère lui soufflant à l'oreille des mots exquis et inconnus. Les jours passent, les nuits s'allongent. Maryse n'en peut plus. Les tétées trop rapprochées ont crevassé ses mamelons. Elle s'obstine et poursuit l'allaitement avec une téterelle. Le nouveau-né la rejette. Vaincue, Maryse offre au petit bonhomme un pseudo lait maternel. Les besoins de son fils l'épuisent, l'étouffent.

Lui, il a faim. Son estomac brûle. Des tétines au goût désastreux ont remplacé les seins maternels. Il proteste. Il n'aime pas ce nouveau lait, aussitôt régurgité. Pendant les absences de Maryse, terrorisé par l'espace infini qui l'entoure, il hurle. Philippe, patient, le berce et tarit ses pleurs. La tête appuyée sur la poitrine dure, le nourrisson à l'œil émerillonné écoute les battements sourds du cœur paternel. Il rêve parfois à son ancienne demeure, agréable et chaude, et hurle sa colère inépuisable d'en avoir été dépossédé. Les caresses et le faux liquide blanc tiède ne suffisent plus à contrer son grand vertige d'être au monde. Il porte le deuil de son univers antérieur exempt de soucis et de souffrances. Il s'époumone avec ses pleurs interminables. Des mains le secouent. Brutalement. Et il a mal. Si mal.

Philippe a découvert leur petit François, inerte. Les ambulanciers ont tout tenté, en vain. Maryse est effondrée. Les policiers enquêtent, soupçonnent. Il n'a pas brutalisé son fils, leur dit Philippe, et évoque aussitôt l'hypothèse de la mort subite du nourrisson.

Maryse s'est pendue, avant d'obtenir les résultats de l'autopsie. Dans une lettre, elle avoue avoir secoué son fils dans un moment d'exaspération. Philippe ne comprend pas qu'un poupon sans défense ait pu susciter une telle colère meurtrière. Aveugle aux fissures dans la personnalité de Maryse, il en cherche encore la faille tectonique.